



Le Journal des Amis des Musées de Bourges

Avril 2023

N° 27 : La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Billet d'ambiance

Le printemps est là, symbole de la renaissance, de la vie, avec son lot de projets et de sourires. Et les projets foisonnent au sein de l'Association et de son Conseil d'administration, et encore plus au sein des Musées (en témoigne le Programme 2023 des Musées en cours de diffusion).

Une saine ébullition des esprits pour faire face aux défis que représente la restructuration de nos musées, pour faire face également aux défis qui nous environnent. Si la crise sanitaire semble un peu derrière nous, les crises sociale, énergétique, climatique, financière, la guerre en Europe, nous inquiètent, nous perturbent même. Il est nécessaire, sans oublier les souffrances des plus démunis, de chercher des moyens de mettre de temps à autre ces événements entre parenthèses, en profitant de toutes les activités culturelles qui sont proposées par l'association.

Le présent journal rend compte de plusieurs des conférences et sorties effectuées mais je vais évoquer aussi quelques-uns des projets qui vont jaloner cette année 2023. L'Association va fêter ses 70 ans d'existence, un anniversaire que l'on doit célébrer décemment, en montrant les réussites du passé, en découvrant les projets pour les années futures et en vivant pleinement notre présent. Le présent, il est réjouissant, avec un nombre d'adhérents très important, comptant en particulier l'arrivée de nouveaux en grand nombre : c'est une satisfaction, qui doit beaucoup à la réalité démographique mais la réputation de notre association et la qualité des prestations proposées jouent aussi un rôle indéniable.

Nous préparons un journal spécial anniversaire dans lequel seront évoqués pas mal de souvenirs et de réalisations. Et la grande manifestation du dimanche 8 octobre, pour une « Journée européenne des Associations des Amis de musée », organisée pour la première fois en France sera couplée avec la célébration de notre anniversaire. Quelques surprises sont en préparation, et nous espérons que vous serez nombreux à nous soutenir.

Mais avant cela, il y aura l'inauguration de la Maison des Musées le 10 mai, et la Nuit des musées le 13 mai avec la projection gratuite d'un film sur la collection Kanak à la Maison de la Culture. Les contacts avec la direction des Musées sont francs, fréquents et fructueux. Le choix de la ville de Bourges comme capitale européenne de la culture en 2028, serait un formidable moteur culturel, touristique et économique : espérons la concrétisation de cette démarche, qui intègre le grand projet de restructuration des musées ! Et qu'on se le dise : « les musées sont fermés mais ils sont en devenir ».

La Présidente
Pierrette Tisserand

Quelques rendez-vous, à noter sur vos agendas :

- **10 mai**, inauguration de la Maison des Musées (à l'emplacement du Musée des Meilleurs Ouvriers de France, parvis Etienne Dolet) : à partir de 16h30 jusqu'à 20h ; (les adhérents de l'association recevront une invitation à l'inauguration de 18h)
- **13 mai, 20h15** : Maison de la Culture, salle de cinéma : projection du film « *Kanak, enquête sur une collection* » financé par notre association ; (gratuit)
- **13 mai, soirée** : Nuit des Musées, la Maison des Musées sera ouverte, de même que le Muséum d'histoire naturelle, de 20h à minuit ; c'est aussi la Nuit de la Cathédrale dans le même créneau horaire ;
- Au Muséum d'histoire naturelle, exposition « *L'Eau* » du 15 avril au 19 novembre ;
- A la Bibliothèque des 4 Piliers, exposition « *Marcel Boin, le poète-imprimeur berruyer* » du 12 avril au 8 juillet ;
- Au Parvis des Métiers, exposition « *Métiers d'art, très couture* » du 15 avril au 11 juin ;

NB : pour ces trois expositions, des visites spécialement organisées pour les adhérents de notre Association seront proposées.

SOMMAIRE

P1 : Billet d'ambiance ; quelques rendez-vous ;
P2 : Goya, conférence ;
P3 : Les choses, conférence ;
P4 : La Coupole, visite ;
P5 : Frida Kahlo, conférence et visite ;

P6 / 7 : Louis XV, la passion d'un roi, conférence et visite ;
P8 : Fiche technique les Icônes
P9 : Les Icônes conférence ;
P10 : Un après-midi au cercle de lecture ; Les expos berruyères ;
P11 : L'astronomie et l'art, conférence ;
P12 : Vermeer, conférence.

Goya, dessinateur, graveur, décorateur, peintre solitaire, conférence de Marzia Fiorito-Biche le 23 novembre 2022

Avec sa malice et sa gaité habituelles Marzia Fiorito-Biche a montré le cheminement d'un artiste peintre à la frontière du XVIIIème et du XIXème siècle : Francisco de Goya y Lucientès.

S'il est avant tout espagnol, la fin de sa vie à Bordeaux aura indirectement une grande influence sur la peinture française du XIXème siècle. Le tableau *Scène d'exorcisme* (1797-1798), qui a fait les délices d'un public choisi, montre l'ambivalence voulue d'un peintre pour lequel démons et fantômes n'étaient que sonnettes à ses yeux, lui qui croyait à un nouvel esprit rationnel et sceptique hérité des Lumières. Puissance des croyances et mépris pour ces dernières sont l'occasion de participer à l'imagerie populaire. Goya offre un frisson d'horreur sans pourtant inviter son public à accrédi-ter son objet.



Cette huile sur toile qui fait partie des 6 toiles de la série « sorcellerie » n'est certainement pas l'essentiel de ce qu'il faut retenir de Goya.

Fils d'un maître doreur et d'une paysanne illettrée ("hidalgo"), benjamin d'une famille de 6 enfants, il travaille avec son père ce qui a contribué à sa formation artistique. Entré tardivement à l'Académie de dessin de Saragosse, il échoue à l'Académie royale des beaux-arts de San Fernando et n'obtient pas de bourse de formation à Rome. C'est sur ses propres deniers qu'il part à Rome, Venise, Bologne. Ce sera *le Cahier italien*, carnet de croquis conservé au musée du Prado. A Rome, il fréquente la famille de Tiepolo et l'inspiration de ce peintre sera manifeste, deux siècles après, dans les cartons pour la manufacture des Asturies et les fresques de l'église du Pilar à Saragosse par exemple.

Le succès de ses cartons lui assure une activité soutenue, ce qui l'introduit dans les milieux aristocratiques. Son grand ami – et il le restera toute sa vie – Martin Zapater ne fut pas étranger à cette participation à la Fabrique Royale de tapisserie.



L'histoire a retenu, par ailleurs, au moment où une grave maladie rendit Goya sourd, que les travaux réalisés à Madrid peuvent faire l'objet d'une classification en sept séries. Après le thème cynégétique, les cartons sont plus personnels et destinés essentiellement à la famille du prince des Asturies.

A partir de 1775, influencé par Velasquez, soutenu par la famille du Duc d'Osuna, Goya réalise des

portraits : Charles III, le duc d'Alba, Charles IV, La reine Marie Louisa. Peintre de la « Chambre du Roi », Goya est certes victime de la jalousie et des idées liées à la Révolution Française qu'il soutient.



Si les années 1780 –1800 sont les belles années, les portraits de Manuel Godoy (l'homme le plus puissant d'Espagne après le roi, amant de la reine), de la marquise de Villafranca, de la

marquise de Santa Cruz sont notamment les portraits les plus remarquables de Goya.

L'invasion de l'Espagne en 1808 par les troupes napoléoniennes est une terrible tragédie :



les estampes *Désastres de la guerre* et les tableaux consacrés à l'insurrection de Madrid et aux fusillades sont sombres. Dès lors, on assiste à un crescendo d'amertume avec les dramatiques *peintures noires* réalisées par l'artiste sur les murs de sa maison de campagne.



La *Maya nue* (1800), la *Maya vêtue* (1805) seront, avec sa



présence à Bordeaux de 1825 à 1828, le tournant du XIXème siècle pour la peinture. La sorcellerie, la folie, la cruauté, les désastres de la guerre, les scènes de la vie quotidienne, les natures mortes sont au croisement des temps. Goya est là entre deux époques, entre l'ancien monde et le nouveau, entre la servitude et la liberté.

Notre conférencière a su montrer que Goya est le maître du silence. Son regard devient si fort et si aigu au fur et à mesure que sa vie avance, qu'il n'a plus besoin d'entendre. Même s'il en souffre, toutes les voix sont en lui et nous ne saurons jamais exactement ce qu'elles lui disaient... à voix basse...

Jean-Claude Gartioux

Les Choses, le 14 décembre 2022 Conférence de Fabrice Conan

Pour annoncer la conférence, écho à l'exposition qui s'est tenue au Louvre, il était nécessaire de préciser qu'il s'agissait de « natures mortes ». Mais la commissaire de l'exposition, Laurence Bertrand-Dorléac, avait tenu à changer le nom afin de rappeler que les objets que l'on peint ne sont pas inanimés, ni morts, qu'ils représentent la vie quotidienne, la vie tout court.

Fabrice Conan, avec son talent habituel et son humour, nous rappela que le genre « natures mortes » était dans la hiérarchie de l'art pictural un genre assez mineur qui, de cette façon, avait pu être abordé par les femmes peintres...

L'exposition se décompose en plusieurs séquences et à maintes reprises, sont confrontées des œuvres anciennes et des œuvres largement postérieures, voire contemporaines. Des moyens modernes de médiation sont également employés : vidéos, jeux aléatoires de lignes par informatique.

Les objets ou choses ont été représentés, comme une sorte de célébration, dès la préhistoire, ainsi qu'en témoignent les haches votives sculptées dans le granit du Cairn de Gavrinis, 3500 ans avant JC. Les civilisations mésopotamienne, égyptienne, ou pompéienne ont également représenté des objets



Mosaïque à Pompei

décorant des tombeaux ou des parois de maison, décrivant des scènes de la vie quotidienne. Par la suite, les objets ont pris une tournure religieuse : instruments de la Passion du Christ, symboles caractéristiques des Saints, symboles aussi de la pureté de la Vierge. Dès le XV^e s, à la Renaissance, les objets, au lieu d'être de discrets accompagnements, sont mis au premier plan ou occupent seuls l'espace (par exemple, *Nature morte aux bouteilles et aux livres* du Musée Interlinden de Colmar). Ils sont mis en valeur dans des intérieurs pour illustrer des épisodes de la Bible. Arcimboldo et ses personnages représentés par des constructions de légumes et de fruits ou de coquillages est évidemment bien présent. Puis, succèdent des intérieurs et des étalages de boucher ou de poissonnier ou des bœufs et porcs écorchés.



Nature-morte de Juan Sanchez Cotán v 1602

L'époque plus récente de commerce, de profusion et maintenant de dénonciation du gaspillage, est l'occasion de nombreuses toiles,

notamment *Foodscape* de Erró. Et Giorgio de Chirico, avec ses artichauts, exprime la *Mélancolie d'un après-midi*.

Erró
Foodscape

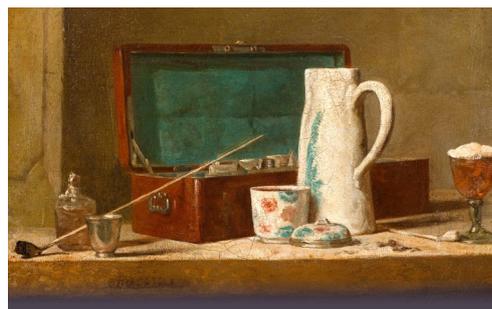


Quelques coups de cœur personnels :

- *l'Agnus Dei* de Zurbarán,



- Chardin bien sûr avec sa simplicité, son sens de la profondeur, ses touches délicates



(Pipe et vase à boire),

Dali et sa *Nature morte vivante* dans sa réinterprétation du tableau de Jacques Linard *Les cinq sens et les*

quatre éléments.



- Et soyons réaliste et moderne, la vanité d'une coupe de fruits superbement élaborée dont la lente décomposition filmée offre des vues renouvelées et surprenantes.

Les choses ne sont pas si banales qu'elles le paraissent. Les réflexions conduites autour de l'élaboration de cette exposition et les commentaires qui en ont été faits montrent qu'elles peuvent nourrir des échanges philosophiques et on n'a pas fini de montrer des choses ni de les admirer.

P. T-S

La Coupole, conférence-goûter le 28 février (102 Boulevard du Montparnasse)

La Coupole est aujourd'hui le symbole incontournable de l'histoire du Montparnasse bohème des Années Folles. Elle a été inaugurée le 20 décembre 1927 en présence de plus de 2500 invités avec des stocks immenses de champagne qui se révélèrent insuffisants. La légende de la Coupole était née. Il s'agissait pour les deux propriétaires aveyronnais, E. Fraux et son beau-frère René Lafon, de concurrencer une autre brasserie célèbre, le Dôme. Le défi était de taille à cause du sous-sol truffé d'anciennes carrières souterraines. Une vaste salle fut aménagée avec, à l'étage, un restaurant-terrasse, la Pergola (on pouvait y jouer à la pétanque ou parier de grosses sommes sur les courses de cafards !) et au sous-sol un dancing avec de nouveaux rythmes venus d'Amérique. Le succès fut immédiat



avec 400 employés pour faire tourner la brasserie qui servait jusqu'à 1000 couverts par jour. Le curry d'agneau, très réputé, était servi « à la roulotte » mais en grande cérémonie par un Indien revêtu d'un somptueux costume tamoul. Dès le départ, la Coupole fut très fréquentée par de grands artistes et personnalités du monde littéraire et artistique : Cocteau, Aragon qui y rencontra Elsa Triolet en 1928, Picasso, Dali, Foujita, le photographe Man Ray qui venait avec la chanteuse et modèle Kiki, Zadkine, Kisling, Artaud, Colette, Sonia Delaunay, Malraux, Prévert, Chagall... A l'immense comptoir, Kessel, Beckett ou Hemingway venaient souvent. Parfois Joséphine Baker faisait son apparition en tenant son guépard en laisse et Michel Simon débarquait avec sa chimpanzée Zaza dans les bras. Les fêtes débridées de l'entre-deux-guerres constituèrent l'âge d'or de la Coupole.

La Seconde Guerre mondiale laissa Paris meurtrie et la Coupole endormie. La brasserie continua cependant d'être fréquentée par des célébrités. En 1957, Camus choisit la Coupole pour fêter son Prix Nobel de Littérature. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre avaient une table attitrée, la 149, dans la partie restaurant. Simone la délaissait parfois pour s'installer dans le secteur « brasserie » où les nappes en papier remplaçaient le tissu car ses amis artistes pouvaient y dessiner tout en mangeant, par exemple Giacometti. Celui-ci n'omettait jamais de déchirer ses dessins, à la grande déception des serveurs !... En 1971, Coluche venait là en voisin car sa mère

était fleuriste sur le Bd du Montparnasse. Il y rencontra sa future femme Véronique. Gainsbourg y buvait souvent un « 102 » (un double 51) tandis que Jane Birkin dansait au sous-sol.

La décoration fut réalisée par les Solvet père et fils. Ils écrivent : « Tout est sujet à l'étude, la mosaïque, la lumière, les galeries porte-chapeaux, les chaises, les tables, les meubles, les lambrequins, les assiettes, les menus même ! » Les 32 piliers en lap* vert furent décorés avec des fresques sur toiles marouflées réalisées par 27 peintres (Marie Vassilieff, Henri Matisse, Fernand Léger... et d'autres plus ou moins connus) qui ne signeront pas leurs œuvres.



En 1988, à l'emplacement de l'escalier détruit, un pilastre fut décoré par Michel Bourbon en hommage aux *Montparnos* qui ont fait le succès de la Coupole. Ces piliers furent classés à l'inventaire des monuments historiques en 1988.

La Coupole va changer plusieurs fois de propriétaires. Après le groupe Flo en 1988, c'est le financier Albert Frère qui reprend le restaurant en 1995 pour finalement le revendre au groupe Bertrand en 2017. Un immeuble de bureaux de 6 étages avec une façade de fenêtres en miroir surmonte désormais le rez-de-chaussée. La fontaine centrale a été remplacée par une sculpture de Derbré représentant *La Terre*. Les travaux ont permis de retrouver le lap d'origine, de couleur verte. En août 1944, la teinte avait été jugée trop proche des uniformes de l'occupant et les piliers avaient été peints en rouge grenat (cf le film *la Boom*). La grande salle compte à présent 330 places et la Coupole emploie 150 salariés. Les serveurs parcourent en moyenne 10 km durant leur service de 8h.

Le curry d'agneau est toujours sur la carte. Pour nous ce fut un délicieux gâteau et une boisson, moment de convivialité très agréable dans une ambiance Art déco.

Annick Pailleret

* Le lap pour l'art antique des lapidaires est un procédé imitant le marbre mis au point par le physicien J.C. Séailles et son épouse Speranza Calo. Il incorpore des feuilles de cuivre, d'argent, d'or ou de platine qui donnent un effet brillant. C'est le fils des inventeurs qui a restauré le lap des piliers.

Frida Kahlo (1907 – 1954) Conférence et visite de l'exposition

C'est l'un des personnages les plus singuliers de la peinture du XXe s que Karin de Cassini a présenté lors de sa conférence du 25 janvier 2023. Si l'ascendance de Frida Kahlo est assez cosmopolite, elle s'identifia toujours comme profondément mexicaine. En témoignent son importante garde-robe méso-américaine particulièrement colorée qu'elle met souvent en scène dans ses sujets, ainsi que les plantes et animaux emblématiques que l'on retrouve dans nombre de toiles. Femme forte, elle s'affirma aussi bien face aux intellectuels et artistes français (Breton, Tanguy, Picasso, Kandinsky ...) qu'elle trouvait oiseux, qu'aux Gringos des Etats-Unis où elle eut à séjourner en accompagnant son mari, Diego Rivera, fresquiste internationalement reconnu. A cet égard, un tableau de 1932 la représente entre deux mondes, reliée à gauche à la nature et aux monuments mexicains tandis que, dans la moitié droite, une métropole d'acier et de béton crache ses fumées. Sachant que chez Frida Kahlo les paysages reflètent ses états d'âme, la lecture est aisée. Son lieu de prédilection était la Casa azul, la maison familiale où elle a grandi et où elle est morte, désormais son musée.

Un autre axe fort est son engagement politique au sein du parti communiste. Il lui permet d'exprimer à la fois son attachement au peuple et son besoin de rompre avec la société traditionnelle patriarcale. Elle côtoie Trotsky venu en exil au Mexique et lui offre d'ailleurs l'un de ses autoportraits en guise de cadeau de rupture. Toujours fidèle à ses opinions, une photographie la montre, sur la fin de sa vie, participant à une manifestation de rue en fauteuil roulant.

Mais son œuvre est avant tout indissociable de son existence tourmentée. Elle accumule les souffrances et les malchances. A six ans, la poliomyélite la rend boiteuse. A 18 ans, alors qu'excellente élève elle souhaite entamer des études de médecine, elle est victime d'un accident d'autobus au cours duquel elle subit de multiples fractures et a le bassin transpercé par une barre de métal. Elle fixe cet événement tragique sous la forme d'un ex-voto, un mode d'expression courant de la culture populaire. On y représente la scène de manière



souvent naïve alors que le bas du tableau comporte quelques phrases explicatives.

Commence alors le martyre de toute une vie. Elle subit pas moins de

32 opérations, fait de longs séjours à l'hôpital et doit abandonner tout espoir d'enfanter. De surcroît, en 1953, elle est amputée de sa jambe droite gangrenée. Pour Frida Kahlo, la peinture est un exutoire où elle exprime sa souffrance sous forme de corps brisés, torturés, criblés de flèches, avant de faire preuve d'une résilience admirable. Une de ses réalisations ne s'intitule-t-elle pas *L'arbre de l'espoir, rester fort ?*

Parmi les 143 tableaux répertoriés, 55 sont des autoportraits. Ce nombre important s'explique également par son vécu. Autodidacte, Frida Kahlo peint pour elle-même, sans souci de construire une œuvre, sans volonté de vendre. Il s'agit, pendant les longues périodes où elle est alitée, de « passer le temps ». Sa mère, qui lui avait offert une boîte de couleurs, avait aussi fait fabriquer un chevalet suspendu ; un baldaquin avait été installé au-dessus de son lit avec un miroir pour ciel. Tout naturellement l'autoportrait s'était imposé jusqu'à représenter le tiers de sa production. Ces réalisations comportent parfois des images dédoublées : d'une part la réalité atroce (Frida Kahlo sur la table d'opération) et, d'autre part, le portrait d'une belle femme qui rassemble toute sa volonté pour donner le change. Ainsi était Frida Kahlo.



Très peu d'expositions l'ont honorée de son vivant. Si son art, à la palette singulière, était de plus en plus maîtrisé, les scènes représentées avaient tendance à effrayer quelque peu tant les galeristes que le public. L'art-thérapie ne s'accroche pas facilement au mur.



A sa mort, en 1954, son mari a fait sceller sa chambre pour 50 ans et a évité de livrer en pâture l'intimité de l'artiste. En 2004, la porte a été rouverte et, aujourd'hui, le Palais Galliera propose, au long d'un parcours à la fois biographique et thématique, de découvrir tous les objets du quotidien de cette femme coquette qui ne se laissait jamais aller. On peut y voir ses robes Tihuana, ses bijoux précolombiens, ses cosmétiques mais également sa correspondance, ses corsets peints ou ses prothèses décorées par ses soins...

On dit que des visiteurs, naufragés de la vie, viennent y puiser courage et force.

H.G

Louis XV, conférence par Fabrice Conan (9 novembre 2022)

Louis XV, passions d'un roi, exposition à Versailles (9 février 2023)

Visite des petits appartements de Louis XV et Louis XVI

Qui était véritablement Louis XV ?

Louis XV est le seul roi né et mort à Versailles (1710-1774). Duc d'Anjou, il est l'arrière-petit-fils de Louis XIV et devient Roi à cinq ans à la mort du Roi-Soleil. La Régence est exercée par Philippe d'Orléans.

L'exposition s'ouvre sur une œuvre spectaculaire, la pendule astronomique qui se trouve ordinairement à côté de la Méridienne dans un cabinet des petits appartements. Elle a nécessité 35 années de travail. Elle a été conçue par l'ingénieur Passeman, exécutée par l'horloger du Roi Dauthiau, et placée dans



une caisse de bronze doré, chef-d'œuvre de l'art rocaille réalisé par les Caffieri, père et fils. La pendule fut présentée à l'Académie royale des sciences avant d'être installée à Versailles en 1754. C'est un monument artistique et scientifique. Elle servit à fixer pour la 1^{ère} fois une heure officielle dans le Royaume. Elle vient d'être entièrement restaurée. Le globe de cristal représente le système solaire avec le mouvement et les positions des planètes, la révolution et la rotation de la lune autour de la Terre, la durée du jour et de la nuit dans le monde entier, les équinoxes, les solstices et les signes du zodiaque. Au-dessous, le cadran donne l'heure avec précision. Les guichets du calendrier affichent les jours de la semaine,

le quantième, le mois et le millésime de l'année –jusqu'en 9999– en tenant compte des années bissextiles. Plus bas, un disque tournant indique les phases de la lune. Dans la partie basse, la pendule bat les secondes. Elle est pourvue d'une grande sonnerie. Un valet veillait à ce qu'elle ne sonne pas tous les quarts d'heure la nuit, la pendule étant située à côté de la chambre du Roi !



La 1^{ère} section de l'exposition est consacrée à l'homme privé et montre l'enfance du futur Louis XV. Dans le tableau *Madame de Ventadour avec le Roi Louis XIV et ses*

héritiers par Largillière, il est au milieu de sa famille avec sa gouvernante. C'est elle qui aurait sauvé le petit Duc d'Anjou en empêchant les médecins de lui administrer des saignées et de l'opium. Ses parents et son frère venaient de mourir de la rougeole pourprée et, lui, était déjà malade. Il survécut mais son « enfance cimetièrè » fut lugubre. Son seul réconfort était la présence affectueuse de sa gouvernante qu'il appelait « Maman Ventadour ». Sa nourrice est représentée dans le tableau *Madame Mercier entourée de sa famille*, de Dumont. Il



gardera toute sa vie l'angoisse et la mélancolie de ses premières années. Louis XV grandit à Vincennes puis aux Tuileries entouré par son gouverneur, le Maréchal de Villeroy et par son précepteur le Cardinal de Fleury.



Il apprit la danse, la musique, le dessin, l'équitation, l'art militaire mais également les langues, l'histoire, la géographie, les sciences dont la botanique, la médecine et l'astronomie ; il s'initia même à l'imprimerie. Son futur métier de Roi lui fut enseigné par le Régent. Dès l'âge de dix ans, il fut associé aux Conseils. La Cour et le gouvernement se réinstallèrent à Versailles le 15 juin 1722. Puis, le 25 octobre, se déroula à Reims la grandiose cérémonie du sacre. Il reçut une couronne plus légère, sertie de pierres précieuses, en particulier 282 diamants dont le « Régent » de 140 carats. En 1725, il épousa Marie Leszczyńska, fille du roi de Pologne déchu. C'était un mariage arrangé pour assurer la permanence dynastique des Bourbons mais Louis XV fut très amoureux. En dix ans, le couple eut dix enfants mais seuls leurs 6 filles et leur fils le dauphin atteignirent l'âge adulte. Louis XV eut également plusieurs maîtresses et favorites surtout *la Marquise de Pompadour* peinte par Quentin de la Tour. A la fin de sa vie, les jeunes filles du Parc aux Cerfs et surtout Madame du Barry l'accompagnent. (cf le portrait de Drouais : *Jeanne Bécu, comtesse du Barry en Flore*). Elle sera sa maîtresse et favorite pendant 8 ans après la mort de la Marquise de Pompadour, de son fils aîné et de sa femme. Blessé en 1757 lors de l'attentat de Damiens, Louis XV demeura un homme profondément croyant.



La deuxième partie de l'exposition est dédiée aux **goûts et passions du Roi**. Louis XV aimait les livres. Il possédait des bibliothèques dans ses résidences à Versailles, Fontainebleau, Compiègne et Choisy. Il lisait lui-même en français bien sûr mais aussi en italien et en latin. Il était très cultivé, curieux d'ouvrages historiques et scientifiques. Ses livres étaient parfois somptueusement reliés. A la recherche de nouvelles découvertes, il soutenait les



avancées de la physique. En 1746, à Versailles, l'Abbé Nollet réalisa devant le Roi l'expérience de *la bouteille de Leyde*, machine électrostatique qui permet de stocker de l'électricité et de provoquer des décharges électriques. (cf le portrait de l'Abbé Nollet par Quentin de la Tour).

Un cabinet de physique et d'optique est créé au château de la Muette. Les jeux d'optique sont utilisés dans le *Portrait allégorique de Louis XV* par Van Loo. Il ordonna aux géographes et astronomes de cartographier le pays. Il finança de grandes expéditions maritimes. Les plantes exotiques rapportées



par les voyageurs naturalistes étaient cultivées dans les serres et les jardins royaux en particulier dans le jardin botanique du Domaine de Trianon avec plus de 4000 variétés. Créé par le jardinier Richard et dirigé par le botaniste Jussieu, il devint l'un des jardins botaniques d'Europe les plus célèbres. L'ananas y était cultivé. Louis XV en imposa la mode. Par ailleurs, tourner le bois, l'ivoire ou l'argent a probablement été sa principale activité manuelle. Il s'y adonna

dès son enfance et la poursuivit toute sa vie adulte (cf sa pendule en ivoire). Louis XV a été initié à la chasse très jeune. Cette passion de la vénerie l'accompagna toute sa vie comme le montre le peintre Oudry. Des tapisseries des Gobelins sont réalisées d'après ses cartons peints. Difficile de savoir si Louis XV eut le goût du théâtre. Il assista à des spectacles sous l'influence de Madame de Pompadour. Par contre, il porta un réel intérêt à l'architecture. Il fut un Roi bâtisseur avec les incessantes transformations ou reconstructions *des maisons royales*, de même que les créations de *places royales* tant à Paris (*l'actuelle place de la Concorde*) qu'en province (Bordeaux, Rennes, Reims, Nancy, Rouen et Valenciennes). La main de la *statue équestre de Louis XV à Paris* a été conservée. Elle est impressionnante. Nous voyons aussi *La cérémonie de la pose de la nouvelle église Sainte-Genève* (l'actuel Panthéon), tableau de Demanchy. L'architecte est Soufflot. Le tableau de Robert illustre *L'école de chirurgie en construction*. Le 1^{er} architecte de Louis XV à partir de 1742 fut A-J Gabriel. Il dessina les plans de l'école militaire.

La troisième section montre **les arts sous le règne de Louis XV** associé au style rocaille. Son module de base est une forme curviligne fréquente dans la nature : coquillages, éléments géologiques (rochers, résurgences etc...) végétaux (troncs d'arbres, feuillages, fleurs etc...). Ce style est présent dans les tableaux de Lajoüe.

L'émotion est perceptible en particulier dans *Le naufrage dans une tempête*. Beaucoup de chefs-d'œuvre illustrent la diversité et

l'invention du rocaille. Libéré de toute symétrie, il inspire les artistes de l'époque qui réalisent des pièces et décors extravagants, *vases, lustres, cartels d'appliques, pendules, chenêts, pieds de table, etc...*L'art de la Cour s'exprime par les objets collectionnés. Le Roi et la Noblesse achètent beaucoup, notamment *des meubles, des boîtes et tabatières, des créations de la manufacture de Meissen en Saxe, des peintures, des sculptures (portraits, amours, statues)*. La manufacture des Gobelins et celle des tapis de la Savonnerie connurent un incontestable apogée.



Le Roi créa la manufacture de porcelaines de Vincennes qui sera transférée à Sèvres. Progressivement le rocaille s'atténua et, à la fin du règne le néo-classicisme, s'imposa. Si elle n'influença pas directement les arts, Madame de Pompadour fut incontestablement un grand mécène. Elle plaça le peintre Boucher sous sa protection et soutint beaucoup d'artistes par exemple le sculpteur Pigalle. Elle collectionna des laques. Elle avait un très haut niveau d'exigence. Drouais a fait son portrait dans le tableau, *Madame de Pompadour à son métier à broder* (cf aussi son portrait par Boucher.) Elle était devenue pour le Roi, « l'amie nécessaire ». Madame du Barry peinte en muse des arts par Drouais adorait les meubles à plaques de porcelaine. Elle va meubler et décorer avec raffinement son appartement à Versailles ainsi que le petit château de Louveciennes.

La visite des petits appartements de Louis XV au château de Versailles nous fait partager la vie quotidienne du Roi. C'était dans le cabinet du Conseil qu'étaient prises toutes les grandes décisions politiques. Louis XV avait un vrai sens de l'Etat. Tout près, Louis XV se fit installer en 1738 une nouvelle chambre exposée au sud, plus petite mais plus confortable que la grande chambre de Louis XIV. Sa commode est présentée à l'exposition. A côté, se trouvait le cabinet de la Pendule vue à l'exposition. Louis XV appréciait beaucoup « le cabinet d'angle », cabinet intérieur avec *un secrétaire à cylindre achevé par Riesener*. (un seul quart de tour de clef permet de libérer ou de bloquer à la fois l'abattant du cylindre et tous les tiroirs). Dans le cabinet des Dépêches Louis XV recevait des messages souvent secrets. La pièce des Bains possède des boiseries évoquant les plaisirs aquatiques. Louis XV était un père attentif qui trouvait toujours un moment pour rencontrer ses filles. Il en fut séparé en 1738 quand elles durent partir pour l'Abbaye de Fontevault. Elles revinrent à Versailles en 1750. L'antichambre des Chiens et la salle à manger des retours de chasse illustrent le rôle tenu par la chasse dans le quotidien du Roi. Les petits cabinets du Roi se trouvaient autour de la cour des Cerfs. Nous visitons aussi une grande bibliothèque, la salle à manger des Porcelaines et le salon devenu salon des Jeux de Louis XVI. Louis XV appréciait l'intimité de ses appartements. Il meurt en 1774, malade de la variole.

A sa mort, Louis XV, surnommé un temps le Bien-Aimé, était très impopulaire. Malgré de nombreuses qualités intellectuelles, son image s'était détériorée. Souverain du Siècle des Lumières, son règne a représenté un moment de perfection de l'art français. est la complexité de l'homme derrière le monarque que nous avons pu saisir.

DEFINITION :

Une icône (du grec *eikona* : image) est une représentation de personnage saint dans la tradition chrétienne orthodoxe. Objet de vénération, occupant une place importante dans la doctrine, elle est à distinguer de la simple image pieuse.

CANONS de la représentation :

Ils n'ont pratiquement pas varié depuis l'origine. Dès le VIII^e s, les Eglises de la Pentarchie soumettent le peintre d'icône à des règles strictes quant aux sources d'inspiration stéréotypées et à la rigueur du trait. On ne représente que l'essentiel afin de ne pas distraire la dévotion. Le sujet doit irradier une lumière intérieure (de nature divine). On privilégie la perspective inversée, de l'orant vers la divinité. Le symbolisme des couleurs doit être respecté : noir (enfer) ; vert (jeunesse) ; pourpre (Marie et couleur royale) ; rouge (beauté, bravoure) ; bleu, or et blanc (couleurs célestes). Pour s'accorder au temps de Dieu, on utilise un support s'altérant le moins possible : bois de tilleul, métal, ivoire ...

CLASSIFICATION des sujets :

Les personnages, les fêtes religieuses, les représentations historiques (ex : les miracles de Jésus), les représentations théologiques (ex : le chemin du moine), les icônes-calendriers. L'icône comporte des indications sur le personnage et le thème du sujet abordé.

FORMES :

Les icônes sont généralement rectangulaires. Quelques-unes (rares) sont ovales ou rondes.

STYLES :

Ils varient selon la date de réalisation (influence hollandaise et italienne à la Renaissance) et le patriarcat d'origine (byzantin, grec, russe, éthiopien, arménien ...)

ICONOGAPHES les plus connus :

Théophane dit le Grec (1350-1410) ; Andreï Roublev (1360-1430) ; Daniil Tcherny (1360-1438) ; Dionisius (1450-1508)

TECHNIQUES :

A l'encaustique pour les plus anciennes (icônes du monastère Ste Catherine au Sinai)

A la détrempe ou tempera (pigments naturels minéraux ou animaux mélangés à du jaune d'œuf et de l'eau) jusqu'à nos jours.

Préparation du support :

La planche de bois doit être bien sèche et sans nœud. La partie qui recevra l'image sainte est légèrement creusée (krotcheg). Sur le fond, on étend à chaud de la colle de peau puis une toile recouverte à son tour de plusieurs couches d'un mélange de colle et de poudre d'albâtre (levkas ou gesso). Après séchage et ponçage on obtient une surface parfaitement lisse.

Réalisation de l'icône :

Après avoir dit la prière rituelle, l'iconographe reporte le dessin du sujet en respectant scrupuleusement la tradition, en s'aidant de modèles existants. Les traits du dessin sont ensuite légè-

ment gravés dans le levkas. On passe au pinceau les différentes teintes de détrempe en commençant par les plus sombres et en éclaircissant progressivement. Le visage et les mains sont réalisés en tout dernier lieu. Après séchage, l'icône est protégée par une préparation à base d'huile de lin.

Le cadre :

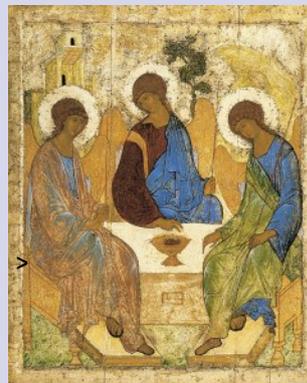
Il est la règle en Russie dès le XII^e s. Il ne se distingue pas de l'icône. Il porte souvent des inscriptions de prières et de vies de saints.

Le calque :

Il permet de copier les modèles byzantins mais également de restituer à l'identique les icônes noircies par la fumée des cierges et devenues illisibles. Chaque iconographe dispose de son assortiment de calques. On passe de l'huile de lin sur l'original puis on dispose une feuille de papier. Lorsqu'elle est devenue transparente on l'enlève. On perfore les contours et les lignes du sujet. On décalque sur un nouveau support en se servant de poudre de charbon qui se dépose au niveau des perforations. On peut ainsi tracer les lignes du modèle à l'identique.

HISTORIQUE :

A l'origine, le terme *icône* désignait toute image religieuse quelle qu'en soit la technique (peinture, mosaïque, orfèvrerie, tissu...) vers les IV^e et V^e s, à partir de la paix constantinienne, l'icône connaît un important développement. On veut présenter l'exemple des saints, illustrer les principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. A partir du milieu du V^e s, l'icône se répand dans la piété populaire. C'est à cette époque qu'apparaissent les légendes sur les icônes d'origine miraculeuse.



La Sainte Trinité d'Andreï Roublev

Les premières icônes chrétiennes ont presque toutes été détruites aux périodes iconoclastes (VIII^e et IX^e s). Elles étaient assez proches des peintures funéraires d'Egypte, de la région du Fayoum. L'icône a connu son âge d'or à Byzance aux XII^e et XIII^e s. Dans les territoires slaves, son apogée se situe du XIV^e au XVI^e s. Elle trouve également en Russie une terre d'accueil particulièrement fertile, excepté sous les règnes de Pierre le Grand et Catherine II qui

font fermer de nombreux monastères.

Au XVII^e s, les esthétiques hollandaise et italienne influencent le style des icônes non sans provoquer des troubles avec le clergé traditionnel et des destructions. Si les modèles byzantins sont peu à peu délaissés par les élites, ils se perpétuent dans l'art populaire jusqu'au XIX^e s.

Grâce au savoir-faire pieusement conservé par les émigrés établis en France, après la période soviétique, un renouveau de l'icône apparaît en Russie, le contingent orthodoxe le plus important.

H. G.

Icônes et Orthodoxie par Katarina de Vaucorbeil (15 mars 2023)

Que l'icône soit indissociable du monde orthodoxe sonne comme une évidence. Bien que l'église d'Orient se soit répandue dans un très vaste territoire comprenant l'antique zone de culture grecque et les zones de peuplement slave, c'est sur la Russie que la conférencière a centré son propos, de la conversion de Vladimir 1^{er} en 989 jusqu'à l'époque moderne. Si l'évangélisation par les moines Cyrille et Méthode a été assez tardive, les Russes représentent près de la moitié des orthodoxes, pratiquants ou non.

Étymologiquement, l'orthodoxie (du grec *orthos* droit, juste et *doxa* croyance) est la « juste doctrine » dans laquelle l'icône joue un rôle important car elle est réputée miraculeuse. L'image, qui enseigne l'histoire sainte et décore les lieux de culte, est donnée par Dieu. C'est le monde incréé qui se manifeste au monde créé. Elle est le lien entre l'être humain et le divin. Le fidèle qui s'approche de l'icône jusqu'à l'embrasser, se tient au plus près de Dieu.



Les icônes les plus anciennes que l'on connaisse sont datées du Ve au VIIe s et proviennent du monastère Sainte Catherine au Sinaï. Un grand nombre ont été perdues ou détruites, en particulier lors des crises iconoclastes aux VIIIe et IXe s où l'on se déchirait à propos de la place à accorder à la vénération des images saintes que certains rapprochaient de l'idolâtrie. Si les moines-peintres ne signent jamais leurs réalisations, certains sont cependant très connus comme Théophane le Grec ou Andreï Roublev (XIVe – XVe s).

On représente le Christ, les saints, les martyrs pendant leur vie terrestre, jamais Dieu qui n'est pas de ce monde et que personne n'a vu. Il est tout juste évoqué, parfois, par un arc de cercle, l'orbe divin. La Sainte Trinité pose également un problème que l'on contourne par le repas d'Abraham. La plus vénérée est sans conteste Marie : on connaît plus de 500 variantes de sa représentation.



La Vierge aux trois

Jusqu'au XVIe s, la peinture d'icône occupe 100% du champ artistique russe. La tradition et le « laconisme » l'emportent sur toute autre considération. Le divin étant immuable, on ne cherche pas le réalisme : moins il y a d'éléments, plus on se focalise sur l'essentiel. On privilégie la perspective inversée dans laquelle l'orant est situé au point de fuite ouvrant sur le divin. Cependant, afin que le croyant se sente plus proche, on russifie quelque peu les modèles importés de Byzance : on éclaircit le teint, les yeux, les cheveux. Par contre, on ne « peint » pas le sujet. En effet, l'iconographe, qui prie

toujours avant de prendre les pinceaux, « écoute la dictée divine » et, par conséquent, « écrit » l'icône.



Malgré tout, au fil des siècles, quelques innovations apparaissent. On ajoute des vignettes représentant des scènes de l'histoire sainte tout autour du sujet central. Les visages deviennent un peu plus expressifs. On prend l'habitude de caparaçonner l'image (visage et mains exceptés) de vermeil ou d'argent.

Au début de la révolution bolchevique, l'icône baigne les avant-gardes. Natalia Gontcharova, qui les collectionne, les modernise. D'autres vont jusqu'au scandale. Dans *Le Bain du cheval rouge*, Vodkin réutilise les couleurs iconiques qu'il désacralise. Alors que le noir est traditionnellement la couleur dévolue à l'enfer, Malevitch installe son *Carré noir sur fond blanc* comme une icône.



Le Sauveur par Natalia Gontcharova

Dans ce pays « ivre de religion » selon les mots de Soljenitsyne, on constate que, malgré les puissants moyens mis en œuvre, l'éradication de la religion programmée par Staline, a échoué. Après la chute du mur, le renouveau est venu de France. Les émigrés, auxquels on doit un remarquable travail de préservation et de restauration, ont envoyé des spécialistes en Russie où l'image sainte s'épanouit à nouveau.



Si l'icône occupe une place à part et paraît hermétique c'est sans doute parce que – comme l'a abondamment montré cette conférence – elle se situe aux antipodes de l'art occidental.

H.G

PS : Pour les amateurs, un prolongement à cet exposé magistral est envisagé sur deux sites parisiens, toujours sous la conduite de Katarina de Vaucorbeil, à la rentrée.

Un après-midi au Cercle de lecture

Tous les premiers lundis du mois, sous la houlette de Jeannine Régnier, une vingtaine de personnes, dont l'une est fidèle depuis plus de 20 ans, se réunissent pour échanger à propos d'un livre choisi précédemment et lu par toutes. Après une présentation de l'ouvrage par celui ou celle qui l'a proposé, un tour de table donne la parole à chacun. C'est un rendez-vous attendu et apprécié pour la découverte d'ouvrages très diversifiés, l'ouverture sur d'autres horizons, le partage, l'opportunité d'enrichir sa réflexion et sa compréhension de l'œuvre. Ici, point de jugement. Les maîtres mots sont bienveillance, tolérance et convivialité.

Ce lundi 6 mars 2023, tous avaient lu *Les abeilles grises*, le 10^e roman de l'écrivain ukrainien Andreï Kourkov, couronné par le prix Médicis étranger 2022. Ce livre prend naturellement une résonance particulière au regard de la situation actuelle. L'intrigue peut se résumer ainsi. En 2017, entre les deux lignes de front – la zone grise – un homme ordinaire va être entraîné



dans un voyage initiatique afin de sortir ses abeilles, la passion de sa vie, de la zone de guerre et de leur offrir, en Crimée occupée, les meilleures conditions estivales possibles. Le talent de l'écrivain nous rend sensible aussi bien l'engourdissement du long hiver que l'odyssée extraordinaire de Sergueïtch qui lui fait découvrir d'autres peuples, d'autres réalités que celles de son petit village déserté de presque tous ses habitants. Kourkov se montre particulièrement habile à débusquer l'absurdité d'un régime ou de la guerre mais sait aussi instiller poésie, onirisme et humour.

Tous ont aimé cet ouvrage plus riche et plus fort qu'il n'y paraît au premier abord. On confronte les ressentis – entre apaisement et déstabilisation – les points de vue sur les personnages. On fait appel à des expériences personnelles. On parle style, considérations esthétiques, symboliques, philosophiques. On s'interroge sur les choix de l'auteur ou les difficultés de la traduction d'un texte littéraire. On acquiesce, on complète ou l'on se différencie et on se régale des passages sélectionnés et lus par les uns et les autres, des lignes qui avaient déjà enchanté et que l'on savoure à nouveau.

Ces passionnés de lecture sont tous très concernés. On perçoit l'envie de participer, d'apporter sa pierre en toute simplicité. N'allez pas croire que l'ambiance est horriblement sérieuse, voire ennuyeuse. On sourit, on s'y amuse parfois dans une bonne humeur généralisée.

A la fin de l'après-midi, on se sépare à regret, non sans avoir échangé des titres du même auteur ou d'ouvrages sur des thèmes voisins, de quoi ne pas se quitter tout à fait.

H.G



PS : Toute personne qui aime lire et échanger peut venir sans engagement à une séance-découverte. Par ailleurs, le seul homme présent ce lundi apprécierait beaucoup le renfort d'autres messieurs. Le message est passé.

Des objets des musées de Bourges s'exposent dans d'autres lieux

Deux expositions, récemment inaugurées accueillent des objets des musées de Bourges, des œuvres ou des objets dont nous ne soupçonnions pas l'existence !

♥ L'exposition *L'Eau* au Muséum d'histoire naturelle, explique les enjeux de cet élément vital, sa formation et sa fragilité. On y découvre des espèces de moules d'eau douce qui fréquentent lacs et rivières du Berry, dont certaines ont une belle longévité. Quatre tableaux du musée du Berry sont sortis des réserves, compte tenu de leurs rapports avec l'eau. En particulier des œuvres dédiées à Gorges Hecq dont la famille légua au Musée 130 œuvres, dont un certain nombre de statues de Rodin, héritées de ce grand collectionneur né à Bourges : *Une jeune fille du midi* portant une cruche sur la tête, un *Paysage de rivière* et *Les jeunes filles au puits*, pouvant évoquer une scène des Évangiles.

♥ L'exposition *Métiers d'art, très couture* organisée par la Chambre de métiers au Parvis des Métiers fait la part belle à des costumes de scène et des robes de bal : très belles créations, colorées, montrant le savoir-faire et l'inventivité de jeunes créateurs. Une salle est réservée à des objets tirés des réserves des musées, montrant les outils de travail, les ouvrières devant leur machine à coudre, rappelant comment les femmes ont acquis une certaine indépendance financière en travaillant dans ces métiers, de la couture, dans des conditions pas toujours idylliques. Mais on découvre aussi un magnifique et émouvant cahier de travaux de couture et toute une série de pelotes à épingles...

♥ D'autres œuvres ont été prêtées à d'autres musées pour des expositions, y compris dans des musées étrangers, comme à Gand. Une liste complète de ces prêts figure dans le programme des musées qui vous sera prochainement diffusé.

P. T-S

L'Astronomie et l'Art de l'Antiquité au XVIIe s

Conférence donnée par Alexis Drahos
le 1^{er} mars 2023

Une conférence sur l'astronomie et l'art ... c'est une plaisanterie ! En aucun cas. Elle a même passionné le public qui n'avait pas craint d'aborder ce sujet atypique et qui a fait, à cette occasion, de nombreuses découvertes.

Il a d'abord été question des plus anciennes représentations



d'objets célestes, en particulier le *Disque de Nebria*, un bronze daté de 1600 av JC, découvert dans le nord de l'Allemagne et sur lequel sont figurés non seulement le soleil et la lune mais également un groupe d'étoiles que l'on suppose être les Pléiades. Lui fait écho un autre bronze antique *Le char solaire* de Trundholm retrouvé au Danemark.

Pour aller plus avant il était nécessaire de rappeler l'organisation aristotélicienne de l'univers qui a prévalu jusqu'à la Renaissance. Ainsi le monde sublunaire dont nous sommes un élément, était-il évolutif et périssable alors que la partie supra lunaire, comprenant la lune et les objets célestes situés au-delà était immuable et parfaite. Il s'agissait bien sûr d'un système géocentrique.

Au cours des siècles, on a représenté tout d'abord les objets célestes les plus accessibles à l'œil nu : le soleil, la lune (une sphère totalement lisse puisque parfaite) les étoiles, en particulier lorsqu'une brillance inhabituelle attirait le regard. Ce fut le cas lors d'explosions de supernovæ. En témoignent notamment les *pétroglyphes* des Anasazi (1054), au Nouveau-Mexique. Ce phénomène a été attesté simultanément par des civilisations fort éloignées les unes des autres. Au XIVe s, l'atmosphère particulière d'une éclipse totale de soleil a inspiré Taddeo Gaddi pour sa fresque de *L'annonciation faite aux bergers*, visible à l'église Santa Croce à Florence. Les phénomènes les plus présents dans le monde de l'art sont les comètes : comète de César sur monnaie (on pensait que c'était l'âme de l'empereur assassiné qui gagnait le ciel), comète périodique de Halley comme dans *la tapisserie de Bayeux* ... Elles étaient généralement associées à des catastrophes en tous genres.

Les représentations d'objets célestes nous paraissent souvent



naïves, sans rapport avec la réalité scientifique. Il faut attendre 1305 et *L'adoration des mages* de Giotto pour observer une comète sous la forme d'une boule de feu et sa traînée incandescente. La lune, quant à elle, apparaît pour la première fois de manière réaliste, avec son relief irrégulier, dans le diptyque de Van Eyck *La crucifixion et le jugement*

dernier. Dürer, Raphaël, pour ne citer que les plus connus, ont

gravé et peint météorites, comètes et éclipses.

Au XVIIe s les temps changent avec l'utilisation de la lunette astronomique à partir de 1609 mais également les calculs du savant danois Tycho Brahe, les théories révolutionnaires de Copernic et Galilée qui se diffusent malgré les persécutions du Saint-Office.. On passe à une observation plus fine et à l'avènement de l'héliocentrisme. Les artistes de cette époque ne vivaient pas isolés de leurs contemporains et se mêlaient à la vie intellectuelle du lieu où ils œuvraient. Ils entendaient parler des dernières découvertes, peut-être côtoyaient-ils certains découvreurs. Cette perméabilité se retrouve dans leurs réalisations. Il



était de bon ton de faire figurer sur une toile des instruments scientifiques : lunette, astrolabe ... Par ailleurs, il existe toute une iconographie sur Galilée comme son portrait par Justus Sustermans ou *l'Autoportrait avec amis* de Rubens. Certains spécialistes pensent même que la composition si inhabituelle du *Jugement dernier* de Michel-Ange dans la Chapelle sixtine, pourrait être une allégorie de l'héliocentrisme. Il est présent de manière plus visible dans une fresque de 1629-31 d'Andrea Sacchi *L'allégorie de la divine sagesse*. Le XVIIe s est également celui de notre satellite naturel dont la redécouverte se prête à



bien des supputations. Dans le tableau de 1610 d'Adam Elsheimer (premier nocturne de l'histoire de l'art) intitulé *La fuite en Egypte*, la lune et son reflet dans l'eau occupent une partie importante et volent la vedette à la Sainte

Famille que l'on devine tout juste.

Cette conférence devait nous conduire jusqu'au XXe s et la conquête spatiale mais la richesse du sujet n'a pas permis d'en faire le tour en si peu de temps. Rendez-vous a donc été pris en début de saison prochaine pour un second volet, une occasion de se rattraper pour ceux et celles qui auraient regretté d'avoir manqué le début de ce grand voyage dans le temps et l'espace.

H.G

Vermeer, le poète du réel, conférence par Serge Legat le 1er février

Une exposition exceptionnelle consacrée à Johannes Vermeer se déroule au Rijksmuseum d'Amsterdam : exceptionnelle par sa durée (du 10 février au 4 juin) et par le nombre d'œuvres présentées. C'est en effet la première fois que 28 tableaux de ce « peintre de la lumière » sont exposées ensemble. Quasiment l'œuvre de toute une vie puisqu'on ne lui attribue que 34 tableaux de façon certaine (plus 3 œuvres sur lesquelles il existe un doute). C'était l'occasion pour les Amis des musées, par la voix de Serge Legat, de refaire le point sur ce génie, « le poète du réel » au cours d'un exposé reposant sur 31 photos de qualité.

Sa biographie comporte de nombreuses lacunes. On sait qu'il est né en 1632 d'un père tapissier fileur de soie, aubergiste et marchand d'art ; qu'il s'est converti au catholicisme en 1653, probablement pour pouvoir épouser Katarina Bolones, catholique dont la mère est fortunée et possède une collection de tableaux ; qu'il aura une quinzaine d'enfants ; qu'il meurt en 1675 à l'âge de 43 ans, totalement ruiné malgré une certaine réputation internationale et la proximité d'un mécène, Pieter Claesz van Ruijven, ami de sa belle-mère et qui a possédé jusqu'aux 2/3 de sa production.

Aucun document ne permet de savoir chez quel(s) maître(s) il a effectué son apprentissage avant son inscription à la Guilde des peintres de Delft le 29 décembre 1653 (à 21 ans). Il a certainement fait une formation en Hollande et peuvent être cités les ateliers de Peter de Hooch, Leonard Bramer, Fabritius (*Le chardonneret*), Van Loo, Bloemaert principal représentant de l'école caravagesque d'Utrecht.



Au cours de sa carrière qui s'étale sur une vingtaine d'années, il a peu produit : on estime qu'il a peint deux à trois tableaux par an, pour arriver à un total estimé de 45 œuvres.

La technique picturale de Vermeer évolue, devenant de plus en plus fine et détaillée, abandonnant progressivement les grands à-plats et les jeux d'ombre et de lumière (influence caravagesque). Il utilisait probablement la « camera oscura » donnant un aspect de profondeur de champ à ses tableaux (*La dentellière*). De même, il s'aidait de fils tendus à partir d'une épingle plantée au niveau du point de fuite, pour les perspectives. Les techniques d'investigation récentes ont révélé qu'il réalisait des esquisses préparatoires et qu'il avait recouvert certains détails (*La laitière*).

On retrouve dans ses toiles des constantes et des éléments



sans vue sur l'extérieur ; instruments de musique ; cruches ; cartes de géographie ; tableaux dans le tableau qui aident à la compréhension de l'œuvre.

récurrents : tableaux lumineux et très colorés avec une prédilection pour le bleu outremer (couleur très onéreuse) et le jaune ; tapis et étoffes orientales ; carrelages et plinthes ; fenêtres (toujours à gauche)



Il débute sa carrière avec des toiles religieuses et mythologiques (*Diane, Le Christ dans la maison de Marthe et Marie, Allégorie de la foi*). Mais il est surtout connu pour ses intérieurs et scènes de genre, de plus petit format, comportant une dimension moralisante. On y retrouve les thèmes de la prostitution (*L'entremetteuse*), l'oisiveté (*Jeune fille assoupie*), l'amour et la séduction en utilisant les artifices de la musique, des lettres et de la boisson (les hommes font boire les femmes...), la vanité (les bijoux), la vertu (*La laitière, La dentellière*).



Enfin deux tableaux tranchent sur le reste de sa production. Il s'agit de scènes d'extérieur : *La ruelle*, seul tableau avec enfant et *Une vue de Delft*. Notons que Marcel Proust considérait cette toile comme la plus belle du monde et la décrit dans *A la*

recherche du temps perdu.

Vermeer est redécouvert par le public grâce à Théophile Thore-Buerger qui tombe en arrêt devant la *Vue de Delft* au musée de la Haye (1842). Il va sillonner l'Europe pour traquer les tableaux du « sphinx de Delft ». La renommée de Vermeer est désormais mondiale : ses tableaux attirent les foules ; les publicitaires, écrivains et cinéastes se sont appropriés ses œuvres.

Laurent Martin-Saint-Léon